

Covid et l'art de mourir

Renouer avec une tradition tombée dans l'oubli

Evert Van de Poll

Introduction

Que reste-t-il à dire sur la pandémie de Covid-19 et ses multiples conséquences ? Il semble que tous les aspects sont abordés et analysés par les responsables politiques et leurs conseillers, la monde médical, scientifiques et journalistes. Cependant, on parle très peu d'un aspect très important : la mort. Malgré tous les moyens technoscientifiques déployés, le virus tue. Voilà le fond de l'affaire, le *bottom-line*, comme on dit en anglais. La pandémie nous rappelle notre fragilité, notre mortalité. Donc il faut en parler. Comment se préparer à ce moment inévitable ? Comment vivre tout en étant conscients de ce que nous ne sommes pas maître de notre vie ? C'est un sujet essentiel car existentiel : il est certain que je vais mourir un jour.

Sur ce sujet, les chrétiens ont des choses importantes à dire. Alors, parlons-en. Dans ce premier article d'une série aborderons deux aspects : (1) la conscience et la peur de la mort, et (2) le réalisme chrétien. Dans des articles suivants, nous traiterons de (3) l'art de la préparation à la mort, (4) la conscience de la mort comme principe de vie, et (4) le deuil et l'enterrement de nos proches.

Un sujet qui passe sous silence

Chaque jour, les autorités sanitaires communiquent chaque jour le nombre d'infections et le nombre de morts dans chaque pays sont signalés quotidiennement. Au moment d'écrire ces lignes, la pandémie a causé plus de 1,3 million de morts dans le monde, dont plus de 40 000 en France. Le nombre de victimes continue d'augmenter. Cependant, ces chiffres froids ne disent rien sur la façon dont toutes ces personnes ont vécu leurs dernières semaines, comment elles ont fait face à la mort inévitable. Les médias commentent à longueur de journée les tendances de la pandémie et les mesures sanitaires, mais ne parlent pas de ceux qui meurent, de leur lutte, de leur peur, de leur agonie, ou même de leur foi ou de leur espérance d'un au-delà. Pas un mot sur la question où ils sont maintenant, peut-être.

En revanche, il est rare d'entendre quelqu'un parler en public de la mort en tant que tel, de la préparation à la mort, du deuil. S'agissant de la mortalité on n'entend que des statistiques quantitatives froides. Les gens s'inquiètent seulement de ce que les pompes funèbres soient submergés par le nombre de dépouilles à disposer, et du fait que seulement tant de personnes soient autorisées à assister aux funérailles.

Toute l'attention porte sur la prévention de la mort. On parle de masques et de tests, de distanciation physique et de confinement, de l'organisation des hôpitaux et le nombre de lits de réanimation. La pandémie est présentée comme principalement une crise « sanitaire ». Tous les espoirs sont fixés sur la découverte d'un vaccin. Mais qu'en est-il de la mort en tant que telle ?

Dans notre société sécularisée et technologique, beaucoup de gens supposent qu'à la mort, l'homme « disparaît », tout simplement, et qu'il n'y a pas de vie après. La mort est réduite à un moment dans le temps, le moment où les soins et la science ont dit leur dernier mot. Le traitement s'arrête, les appareils sont débranchés. Les médecins déterminent la cause du décès et c'est tout. La mort est la limite du savoir-faire médical, et la fin de l'histoire de la personne décédée. Point à la ligne.

En même temps, de nombreuses personnes sont conscientes de ce qu'il manque quelque chose dans ce discours médico-scientifique. D'où la demande des proches d'avoir une cérémonie

religieuse, permettant de prendre congé du défunt d'une manière spirituelle. Ils souhaitent qu'un prêtre ou un pasteur dise quelque chose sur le sujet qui embarrasse tant : le sens de la mort. Heureusement, cela arrive. De cette manière, prêtres et pasteurs peuvent offrir aux personnes endeuillées des paroles de réconfort, d'encouragement et de compréhension, ainsi que des paroles d'espérance qui ouvrent la perspective de la vie éternelle.

On a peur... de la mort

Il règne aujourd'hui un climat de peur. Les gens marchent dans la rue avec des masques, signe qu'un assassin se promène, invisible à l'œil nu. Chaque voisin, collègue, ami et compagnon de route constitue un danger potentiel. Nous nous tenons à distance. Au fond, cette peur d'être infecté par un autre être humain est la peur de la mort.

Le gouvernement prend des mesures qui bouleversent la vie sociale, afin de nous protéger du risque, mais toujours sur fond d'un discours anxiogène : nous devons éviter une nouvelle vague. Autrement dit, la mort circule encore.

Dans le passé, la mort était une réalité qui faisait partie de la vie quotidienne. Les couples perdaient des enfants, les gens succombaient à des maladies dans la force de l'âge, sans parler des guerres et des épidémies qui faisaient des ravages. Dans la société technologique moderne, nous avons gagné énormément en espérance de vie. Toute l'attention est concentrée sur ce que l'on peut accomplir et vivre pendant ce laps de temps de plus en plus prolongé. Nous repoussons la mort aussi loin et aussi longtemps que possible de notre quotidien. Par conséquent, la vie moderne se caractérise par l'épanouissement du présent, mais aussi par l'évanouissement de l'avenir au-delà de la mort. La perspective se réduit à ma vie sur terre, aussi longtemps qu'il dure. La question de la mort est le tabou de la modernité.

Des scientifiques en biotechnologie et nanotechnologie travaillent dur pour ralentir le processus de dégénérescence physique et mentale (ce que l'on appelle la décadence de la vie) – espérant même de pouvoir l'arrêter par des techniques de régénération cellulaire. Leur rêve est de transformer l'homme mortel en homme a-mortel. Remarquons, au passage, que ce n'est pas encore l'immortalité, car même si les humains ne vieillissent plus, physiquement parlant, ils peuvent encore mourir d'un accident ou d'un arbre qui tombe lors d'une tempête. Donc on n'enlève pas la peur de la mort.

Or, par les temps qui courent, ce rêve du « transhumanisme » semble très éphémère. Il ne donne pas de réconfort quand le Covid fait tant de victimes malgré nos avancées technologiques. Malgré tous les moyens technoscientifiques déployés, le virus tue. Voilà le fond de l'affaire, le *bottom-line*, comme on dit en anglais. La pandémie nous rappelle notre fragilité, notre mortalité. Des gens dans la force de l'âge, même des jeunes, se rendent compte qu'ils ne sont pas hors danger, car le virus peut leur devenir fatal, à eux aussi. Tout le monde est concerné, personne n'y échappe. Moi non plus. Si j'attrape le virus je peux bien appartenir à la grande majorité des gens infectés qui s'en sortent bien, mais je pourrais en même temps contaminer quelqu'un d'autre qui va mourir du Covid-19.

Conscience de la mort

L'espérance de vie a beau augmenter encore, mais ce chiffre n'est qu'une moyenne statistique qui ne garantit rien. Un virus, un accident de la route, un tremblement de terre, une maladie soudaine... et la vie prend fin, quel que soit l'âge. Cela peut arriver aujourd'hui. Alors, comment se préparer à ce moment inévitable ? Comment vivre tout en étant conscients de ce que nous ne sommes pas maître de notre vie ?

Cette conscience de sa mortalité est très importante, ce n'est qu'une question de réalisme. Certes, la fin de la vie est un sujet lourd, difficile, angoissant. Qui peut le nier ? Au fond de son cœur, chacun sait qu'il va mourir un jour, et que cela pourrait bien se produire plus tôt que l'on ne le pense. Mais en général, les gens n'y pensent pas, sauf s'ils sont confrontés, tout d'un coup, à un danger mortel, ou au décès d'un proche. Eh bien, l'épidémie du Covid-19 représente un danger mortel qui nous déstabilise.

Où trouver les mots pour réconforter les mourants et ceux qui les entourent ? Comment nourrir la réflexion sur le sens de la mort ? Bien sûr, face à la fin de vie, les gens se posent des questions. Sur ce qui va se passer ensuite : quelque chose ? Rien ? Est-ce qu'il y aura un chemin à suivre, ou juste un trou noir ? Et les derniers instants, les dernières secondes, est-ce que l'on aura peur ? Est-ce qu'on sera seul ? Quand on se pose de telles questions, le scientisme, le consumérisme et l'hédonisme ambients ainsi que les valeurs de la République laïque nous laissent complètement sur notre faim. Il faut bien chercher ailleurs.

Quelle parole, quelle préoccupation ?

Les chrétiens ont des choses importantes à dire par rapport à la mort. Et pourtant, dans les documents visant à aider les églises et les croyants individuels à répondre à la crise pandémique, il semble que l'on prête peu d'attention à ce sujet. Qui propose des podcasts sur la préparation à la mort ? Sur l'accompagnement des mourants ? Sur le deuil ? Ou alors sur la communication de ce que l'Évangile dit par rapport à la mort et l'au-delà à des sans-religion dans une société déchristianisée ?

Cette absence est significative d'un changement général. Dans les milieux évangéliques, la perspective de la mort et la vie éternelle au ciel ont longtemps été des thèmes importants. Ils sont omniprésents dans les anciens cantiques et les chants de réveil. Les anciens les connaissent encore, mais les jeunes ? Depuis que la louange contemporaine a fait son entrée, le registre a changé. Le nouveau répertoire se concentre sur la relation avec le Seigneur dans cette vie. Les prédicateurs abordent souvent les souffrances et le développement personnel, mais comparés à leurs prédécesseurs ils parlent moins du péché et de sa sanction. C'était quand, le dernier message sur le ciel, le jugement dernier, ou alors la résurrection du corps ? La dernière étude biblique sur la signification de l'enfer ? Passés de mode, ces sujets-là ? Ce changement montre que l'actuelle génération d'évangéliques est très influencée par l'air du temps, plus que l'on n'admet.

Il sera un bien pour un mal si la pandémie va amener les Églises à revenir sur des thèmes qui ont toujours été au cœur de l'enseignement et de la pastorale chrétiens.

Surmonter l'angoisse de la mort – l'approche « psy »

Inhérente et indissociable de la vie, la mort est l'inévitable destin de l'être humain. Tous le savent. Si certains parviennent à occulter la mort et s'accommoder de cette perspective inéluctable, et si d'autres arrivent à intégrer cette fatalité sans qu'elle les empêche de jouir de leur existence, d'autres en revanche souffrent d'une angoisse de mort parfois jusqu'à l'obsession.

Même pour ceux qui s'accommodent à l'idée de mourir un jour, il est difficile de penser à sa propre fin, souligne Franco De Masi, dans un livre sur la peur de mourir¹. Il constate que c'est plus facile de penser à la mort des autres, bien qu'il s'agisse d'une expérience douloureuse et déconcertante.

Nous pouvons craindre la mort d'un proche, l'anticiper et la pressentir avant même qu'elle n'ait lieu, et nous savons que nous aurons à affronter le vide qui s'ensuivra. Mais se préparer au vide qui se rapporte à

¹ Franco DE MASI, *Penser sa propre mort* (Ithaque, 2010).

nous-mêmes ne va pas de soi. Dans ce cas, le terme même de « vide » apparaît impropre, car nous ne pouvons pas l'opposer à un « plein »².

Lorsque les gens se demandent comment ils entendent la mort, ils sont confrontés aux limites mêmes de la pensée humaine, dit De Masi. « D'où le nombre important de personnes traversant à un moment ou à un autre de leur existence une phase d'anxiété à l'idée de mourir.

En psychologie on parle d'une peur de mourir pathologique. Paradoxalement, ce trouble empêche la personne de vivre. Tout le travail des « psy » est de gérer cette angoisse en aidant la personne de donner sens à la mort. En règle générale, ils n'avancent pas des théories ou des croyances par rapport à un quelconque au-delà. Ils reconnaissent bien que beaucoup de gens ont des idées sur une vie après la mort, que ce soit le paradis, la réincarnation, ou un nuage où l'on flotte dans un éternel bonheur avec ses bien-aimés décédés avant et retrouvés. Ils savent que de telles croyances peuvent réconforter, soulager, voire apporter une force intérieure, même si elles ne sont pas prouvées, scientifiquement parlant. Par contre, d'autres idées peuvent faire peur, comme celle d'un jugement, ou d'un enfer. La plupart des psychologues laissent les représentations d'un au-delà aux religions. Pour aider les gens à surmonter l'angoisse de la mort, ils se concentrent sur la vie *avant la mort*

Dans un article intéressant, Caroline Franc Desages a bien décrit le discours « psy » sur ce sujet³. Nous le résumons. Tout d'abord, on souligne que la peur de la mort en général qui inévitable et inhérente à la mortalité de l'être humain. Mais elle devient toutefois problématique lorsqu'elle a un effet paralysant. Alors, elle coupe la personne de son élan vital, envahit ses pensées, l'empêche de travailler normalement. Les relations deviennent difficiles, car la personne va transmettre son angoisse à son environnement proche. Dans ces cas-là, « la peur de mourir pourrait être associée à la peur de vivre partant du principe que l'on ne peut pas prendre la vie sans prendre la mort puisqu'elle en fait partie, avoir peur de la mort est donc associée à la peur de la vie »⁴.

Autre explication souvent évoquée en psychanalyse : des vœux inconscients de mort que l'on a pu faire lorsque l'on était enfant à l'encontre d'êtres proches et qui génèrent par la suite une culpabilité tenace. Par exemple, le ressentiment profond à l'égard d'un père absent, qui donne plus tard un grand sentiment de culpabilité. Cela peut se transformer en angoisse morbide, comme si l'on doit être puni(e).

D'une manière générale, chercher la cause et tenter de comprendre ce qui provoque cette anxiété peut certes aider et rassurer mais ne fait pas pour autant disparaître le symptôme. C'est pourquoi le ou la thérapeute va aider la personne à avoir un regard positif sur sa vie, afin de pouvoir accepter plus sereinement le fait qu'elle va décéder. Citons, à titre d'exemple, la psychologue Lysiane Panighini, par exemple :

En tant que thérapeute, je propose plutôt de se poser les questions suivantes : Quel est le sens de ma vie ? Quelle est ma place dans la vie ? Quelles sont mes différentes identités ? Quelles valeurs me portent ? Qu'est ce qui est important pour moi ? Qu'est-ce que je transmets, mais aussi qu'est-ce qu'on m'a transmis que je transmettrai à mon tour. L'objectif de cette réflexion est la prise de conscience de ce à quoi on sert dans la vie, d'un point de vue existentiel. Voir d'accepter l'idée que notre immortalité réside dans cette transmission, dans ce lien que l'on crée avec nos proches et notre entourage⁵.

² *Idem*.

³ Caroline FRANC DESAGES, « Comment gérer la peur de la mort ? » *L'Express*, le 19 septembre 2014.

Publié aussi sur https://www.lexpress.fr/styles/psycho/comment-gerer-la-peur-de-la-mort_1577103.html

⁴ Lysiane PANIGHINI, psychologue narrative, citée dans l'article de Caroline FRANC DESAGES, *op. cit.*

⁵ *Idem*.

Le but de ce travail sur soi est d'être en accord avec soi-même et avec les autres. Cela peut aider à accepter la perspective de sa propre mort, a pu constater Lysiane Panighini lors de l'accompagnement de malades en fin de vie :

C'est souvent la sensation d'inachevé, ou l'impression de trahir ses proches en les quittant qui empêche de mourir en paix. Lorsque tout est remis en lien, lorsque tout est réunifié, que tout a été dit, alors la boucle peut se boucler⁶.

Réalisme chrétien

De par la nature même de leur foi, les chrétiens devraient pouvoir aborder le sujet de la mort sans peur et sans hésitation. Leur approche est différente de celle des psychologues et psychothérapeutes qui opèrent dans un cadre non-religieux, mais elle n'y est pas opposée. Nous estimons que les deux peuvent se compléter.

D'une part, les « psy » ont tout à fait raison de dire qu'une personne doit être en accord avec soi-même et avec les autres pour assumer le fait que qu'il va quitter ce monde, tôt ou tard. Cela rejoint ce que dit la pastorale chrétienne : vivre en paix avec tous, accepter la vie telle que le Seigneur nous la donne à vivre.

Par contre, on voit bien le déficit du discours psy, quand elle se limite à ce que l'on peut accomplir et recevoir dans cette vie seulement, sans parler de Dieu, sans parler de ce qui nous attend après la mort. Ce discours offre une bien maigre consolation aux personnes vivant dans des conditions de pauvreté, d'oppression ou d'exclusion, qui sont lourdement handicapées ou qui souffrent, déjà très jeune, d'une maladie incurable. Évidemment, la vie ne leur a pas offert grand-chose. C'est là où l'on a vraiment besoin d'une perspective qui va plus loin. Il y a tant d'injustice, tant de mal dans ce monde. Beaucoup de méchants restent impunis dans cette vie, difficile d'être en accord avec eux et d'accepter qu'ils restent éternellement impunis. Beaucoup de gens qui œuvrent pour une bonne cause, ne voient pas la justice dont ils ont soif se réaliser. Difficile d'accepter que la récompense ne vienne jamais.

C'est là où la perspective biblique du jugement et de la vie après la mort prouve toute sa pertinence prennent deviennent. Oui, il y a un Dieu qui fera justice, un jour nous devons tous rendre des comptes de nos actes. Ce jugement se situe au-delà de ma courte vie terrestre. L'Évangile ne parle pas seulement du jugement, que l'on peut craindre, mais aussi du salut. Jésus-Christ a porté sur la croix toutes les injustices du monde, tous les péchés, y compris les miens, et il a payé pour cela le prix de sa propre vie. Ainsi, il libère l'homme du poids de ce qu'il a fait de mal. Grâce à lui je suis réconcilié avec Dieu dès lors que je me repens en plaçant ma confiance en lui. Je peux donc remettre mon esprit entre ses mains, le moment venu, sans avoir à craindre le jugement, car Christ a payé pour moi !

Dans un monde rongé par le mal, les forces des ténèbres et la mort, on ne peut évidemment pas tout avoir. On est bien d'accord. Les malheureux reçoivent même très peu. Mais au fond, tout humain aspire à davantage, puisque l'éternité est mise dans son cœur, comme le dit l'Ecclésiaste. C'est pourquoi nous aspirons tous à plus de bonté, de beauté et de justice que le monde peut offrir. Heureusement que la vie ne s'arrête pas à la mort. L'Évangile est bonne nouvelle, justement, parce qu'il est le message d'un Sauveur mort et ressuscité, qui a promis à ses disciples : « Je vis, et vous vivrez ». Par sa résurrection il a ouvert la porte du ciel à tous ceux qui croient en lui. Cela ouvre une perspective d'une gloire à venir, qui dépasse largement tout ce que l'on peut souffrir, et même tout ce dont on peut jouir pendant ces jours sur terre. **Le croyant peut affirmer avec la certitude de la foi : qu'il m'arrive dans cette vie, le meilleur reste encore à venir.**

⁶ Témoignage cité par Caroline FRANC DESAGES, *op. cit.*

C'est ce que j'appelle le réalisme chrétien. Un croyant est réaliste dans le sens où il assume pleinement sa mortalité. Pour surmonter la peur de la mort, il ne cherche pas seulement à être en accord avec lui-même et les autres, mais il place sa confiance en Jésus Christ le Fils de Dieu qui a vaincu la mort. Il ne prend pas seulement en compte ce son expérience de ce côté de la tombe, mais aussi ce qui adviendra après. Le sens de la mort est lié à la destinée éternelle de l'homme. Et là, un chrétien est plein d'espoir parce qu'il a placé sa confiance en Dieu le Père céleste, à travers Jésus-Christ, aussi bien pour cette vie ici et maintenant que pour le moment de la mort, et pour la vie éternelle. Puisque Jésus a vaincu la mort, il nous libère de la peur de la mort.

Là encore, un chrétien est réaliste. Il ne se laisse pas berner par des vaines paroles des hommes qui parlent de « lumière » et « paix », ou qui nous assurent qu'il n'y a rien après la mort, sans qu'ils n'aient jamais vu l'au-delà. Ce sont des suppositions, des hypothèses, voire des spéculations. Par contre, un chrétien fait confiance à la seule personne qui est entré dans la mort et qui est revenu. S'il y en a un qui sait ce qui nous attend, c'est lui. C'est pourquoi il prend au sérieux ce que la Parole de Dieu dit, non seulement sur le ciel, mais aussi sur le jugement, la punition, l'enfer.

Du point de vue chrétien, la mort a un sens. Ce n'est pas la fin d'une histoire mais une transition « ontologique », la même personne qui a vécu sur terre entrera dans un nouveau mode d'être, une nouvelle dimension de vie. Un croyant sait qu'il sera « avec le Seigneur, dans la maison du Père », à cause de Jésus-Christ qui a ouvert la porte à la vie éternelle pour les hommes. Bien que cette offre de salut soit faite à toute l'humanité, elle doit être reçue par la foi. C'est dans cette vie que se détermine l'avenir au-delà de la mort !

Aider sans peur de la mort – exemples du passé

Ce réalisme chrétien est la base de deux traditions importantes dans l'histoire de l'Église. Premièrement, celle de prendre soin des mourants, même au risque de sa propre vie, surtout quand une épidémie frappait la population. C'est une longue histoire qui commence déjà dans les Églises primitives. Dans son analyse de la croissance de l'église primitive, le sociologue américain Rodney Stark a consacré tout un chapitre à la réponse des chrétiens que nous résumons ici⁷.

En 165, sous le règne de Marc Aurèle, l'Empire romain fut balayé par une épidémie dévastatrice, vraisemblablement la première apparition de la variole en Occident. Pendant les quinze ans qu'a duré ce fléau, entre un quart et un tiers de la population en est probablement morte. Au plus fort de l'épidémie, la mortalité était si grande dans de nombreuses villes qu'il y avait ~~l'empereur Marc Aurèle (décédé par la suite de la maladie)~~ a écrit sur des caravanes de charrettes et de chariots transportant les morts, ce qui a horrifié ~~–~~ Marc Aurèle qui en a fait état dans ses écrits. Puis, un siècle plus tard, en 251, une autre grande plaie survint. Une fois de plus, le monde gréco-romain trembla alors que, de tous côtés, famille, amis et voisins mouraient horriblement. La réponse païenne à ces épidémies était prévisible, mais horrible. Dionysies, l'évêque d'Alexandrie, a tragiquement décrit les événements dans sa ville :

Au premier début de la maladie, ils [les païens] ont repoussé les malades et se sont enfuis de leurs plus chers, les jetant dans les routes avant qu'ils ne soient morts et ont traité les cadavres non enterrés comme de la saleté, espérant ainsi éviter la propagation et la contagion de la maladie mortelle ; mais quoi qu'ils fassent, ils avaient du mal à s'échapper⁸.

Face à des circonstances aussi horribles, les gens se sont naturellement posé des questions sur les raisons pour lesquelles la catastrophe avait frappé et sur la réponse à donner. Les religions païennes,

⁷ Rodney STARK, *The Triumph of Christianity: How the Jesus Movement Became the World's Largest Religion* (New York: Harper One, 2011), p. 114ff.

⁸ Cité par Rodney STARK, *op. cit.* p. 114.

cependant, offrait très peu de consolation ou de conseils parce que les dieux de l'antiquité classique ne montraient aucun intérêt pour les affaires humaines.

Les chrétiens avaient un autre regard sur la mort qui les a amenés à soigner les mourants. Les dirigeants de l'Église ont rappelé à leur peuple l'espoir de la résurrection et les ont aidés à donner un sens à la mort. Contrairement aux païens qui ne croyaient qu'à une vie sombre au-delà de la tombe dans le monde souterrain, les chrétiens se sont accrochés à leur croyance en la résurrection corporelle et à une nouvelle vie dans l'avenir promis de Dieu. Pas de place pour la peur. L'évêque Cyprien de Carthage, par exemple, a encouragé sa communauté de considérer l'épidémie comme une « occasion d'apprendre à ne pas craindre la mort ». Il a placé la mort d'êtres chers sous un nouveau jour avec ces mots :

[Nos] frères et sœurs qui ont été libérés de cette terre par l'invocation du Seigneur ne devraient pas être pleurés, car nous savons qu'ils ne sont pas perdus mais envoyés avant nous. En partant, ils nous montrent la voie... Aucune occasion ne devrait être donnée aux païens de nous censurer à juste titre et justement, au motif que nous pleurons pour ceux que nous disons vivants [auprès du Seigneur]⁹.

Libérés de la peur de la mort et croyant fermement dans la vie éternelle, les chrétiens de cette époque ont fourni des soins de base aux malades et aux mourants plutôt que de les abandonner. En conséquence, ils ont probablement sauvé d'innombrables vies. Rodney Stark a calculé que le taux de survie des chrétiens était beaucoup plus élevé que celui de la population en général parce que les chrétiens prenaient soin les uns des autres. Le simple fait de fournir de la nourriture et de l'eau à ceux qui étaient trop faibles pour surmonter la maladie aurait considérablement augmenté les taux de survie. De plus, les chrétiens avaient déjà développé une pratique régulière consistant à prendre soin non seulement de leur propre peuple, mais de tous ceux qui en avaient besoin. Dans une lettre pastorale émouvante, Dionysies d'Alexandrie a fait l'éloge de ceux qui soignaient les malades :

La plupart de nos frères et sœurs chrétiens ont fait preuve d'un amour et d'une loyauté sans bornes, ne s'épargnant jamais et ne pensant qu'aux uns et aux autres. Insouciants du danger, ils prirent en charge les malades, s'occupèrent de tous leurs besoins et les servirent en Christ, et avec eux ils quittèrent cette vie sereinement et heureux ; car ils étaient infectés par d'autres avec la maladie, attirant sur eux la maladie de leurs voisins et acceptant joyeusement leurs douleurs. Beaucoup, en soignant et en soignant les autres, se sont transférés leur mort et sont morts à leur place.

Rodney Stark soutient que cette compassion sacrificielle était un facteur majeur de la croissance de l'église : après chaque vague de maladie contagieuse, le pourcentage de chrétiens avait augmenté, parce que le nombre de morts parmi eux était beaucoup plus bas que parmi la population environnante, et parce que des païens, interpellés par cette action, étaient devenus chrétiens¹⁰.

Au 4ème siècle, le père de l'Église Basile de Cappadoce a créé une institution d'hospitalité, visant à prendre en charge les sans-abris, les malades et surtout ceux qui étaient mourants. Cet exemple a été rapidement suivi partout dans le monde chrétien. Ces institutions sont devenues plus tard les hôpitaux que nous connaissons aujourd'hui.

La foi chrétienne en la résurrection et la vie éternelle a toujours été source de motivation pour soigner aider les malades et les mourants. Les réformateurs Luther et Calvin ont souligné qu'il est un devoir de charité chrétienne que de prendre soin de ceux qui souffrent de la peste, en dépit du risque d'être contaminé par eux. Ils ont fait valoir que les croyants peuvent prendre ce risque, car ils n'ont pas à craindre la mort et ils ont l'espérance de la vie éternelle. C'est un thème récurrent dans

⁹ Cité par Rodney STARK, *op. cit.* p. 116.

¹⁰ Rodney STARK, *op. cit.* p. 117f.

les écrits d'autres dirigeants de l'Église, tout au long des siècles. Notamment, mais pas uniquement, en période d'épidémie.

Cette histoire d'aide chrétienne sacrificielle peut nous inspirer aujourd'hui. Ils encouragent le personnel médical chrétien dans leur service. Ils encouragent les églises à chercher des moyens de tendre la main aux malades et aux personnes isolées, malgré les mesures restrictives, car aujourd'hui beaucoup de gens souffrent du manque de contact personnel, à cause de ces mesures. Dans la pandémie qui court, tout le monde se rend compte à quel point ce contact est précieux. C'est un facteur qui renforce la résilience de ceux qui souffrent, qui contribue même à leur survie physique.

Le monde médical aujourd'hui

Le médecin américain et auteur à succès Atul Gawande souligne l'incapacité de la profession médicale actuelle à faire face à ses limites. Si les professionnels de la santé peuvent disposer d'outils technologiques de plus en plus nombreux, ils sont néanmoins généralement incapables de faire face à la mort. Ils n'ont pas été exposés à la mort dans leur formation médicale, en partie parce que cela signifie un certain échec de leur capacité à guérir, qui est après tout le « telos » de l'art médical¹¹.

Dans son livre sur « l'art moderne de mourir », l'historien juif Shai Lavi retrace la transformation des approches de la mort en Amérique. Autrefois, médecins, infirmiers, et ceux qui accompagnaient les mourants adoptait l'approche traditionnelle de *ars moriendi* (l'art de mourir). Actuellement ils agissent selon ce qu'il appelle la « nouvelle éthique du lit de mort », gouvernée non par le « techne » (terme aristotélien pour décrire l'art d'un métier) mais l'essor de la « technique » bureaucratique et scientifique. La situation actuelle, soutient-il, résulte non seulement de la médicalisation de la mort et de la montée des politiques en médecine, mais aussi de l'incapacité des Églises chrétiennes à garder à l'esprit la dimension eschatologique de la mort à la lumière de la résurrection du Christ¹².

La mort, dit-il, est devenue un accomplissement de ce monde, un témoignage final de sa foi plutôt qu'un abandon entre les mains miséricordieuses du Seigneur et une acceptation de sa volonté souveraine et de son règne providentiel sur une création rachetée, celle qui « gémit encore dans l'attente de la rédemption de nos corps » (Rom. 8.22-23).

Ces auteurs non chrétiens ouvrent une porte importante à la contribution des théologiens, éthiciens et pasteurs chrétiens au débat éthique médicale autour de des soins de longue durée. On peut constater une prise de conscience accrue du vieillissement et de la fragilité. Cependant, il n'est pas nécessaire de regarder en dehors de la tradition chrétienne pour trouver des alternatives à l'approche technique, que nous venons de signaler.

Ars moriendi, l'art de mourir bien

Cela nous amène à la deuxième tradition, basé sur le réalisme chrétien face à la mort, celle de *l'ars moriendi*, ce qui signifie l'art de mourir et de la préparation à la mort¹³. « Ars moriendi » est le terme collectif pour un vaste corpus de littérature chrétienne qui fournit des conseils pratiques aux mourants et à ceux qui les accompagnent. Ces manuels informaient les mourants de ce à quoi s'attendre et prescrivaient des prières, des actions et des attitudes qui mèneraient à une « bonne mort » et au salut éternel. Les premières œuvres de ce type sont apparues en Europe au début du

¹¹ Atul GAWANDE, *Being Mortal : Illness, Medicine and What Matters in the End* (Metropolitan Books, 2014).

¹² Shai J. LAVI, *The Modern Art of Dying: A History of Euthanasia in the United States* (Princeton University Press, 2007).

¹³ Pour une description de cette tradition, et des auteurs contemporains qui la placent dans le contexte contemporain, cf. Donald F. Duclow, 'Ars moriendi', in Glennys HOWARTH and Oliver LEAMAN (editors), *Encyclopedia of Death and Dying Paperback* (Routledge, 2014)

XVe siècle. Jusqu'au début du XIXe siècle, de nouveaux titres ont été ajoutés, remarquablement flexibles quant à leur contenu, mais toujours utilisant les mêmes grandes lignes

Le terme « *ars moriendi* » date du 15ème siècle, mais la pratique qu'il désigne est aussi ancienne que l'Église elle-même. L'Église a toujours eu des croyances et des pratiques bien établies concernant la mort, la manière de mourir, et l'au-delà. Au tour de 1400, tout cela fut élaboré dans un nouveau format concis, désigné à former prêtres et laïcs. Il y avait urgence. La peste noire avait dévasté l'Europe au siècle précédent, et ses récidives, ainsi que d'autres maladies, continuaient à écourter la vie d'un grand nombre. Les guerres et de nombreux conflits locaux faisaient beaucoup de morts. La Guerre de Cent Ans (1337-1453) entre la France et l'Angleterre a été le plus grand conflit de l'époque. La fragilité de la vie dans ces conditions coïncidait avec un besoin théologique pastorale. La mort et le jugement de chacun étaient devenus des questions urgentes qui nécessitaient une préparation.

Pour répondre à ce besoin, des catéchismes ont commencé à apparaître et des manuels ont été rédigés pour préparer les prêtres au travail paroissial, y compris à l'accompagnement des mourants. Pendant le concile de Constance (1414-1418), Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris, a présenté son bref essai, *De arte moriendi*. Cet ouvrage est devenu la base du traité anonyme *Ars Moriendi* qui parut bientôt, en deux versions, une longue et une courte. Les deux versions se répandirent rapidement dans toute l'Europe. Elles furent traduites en plusieurs langues. La section la plus longue et la plus originale du traité est la fameuse scène du lit de mort, où l'auteur confronte les mourants à cinq tentations et donne des remèdes correspondants :

- (1) tentation contre la foi versus réaffirmation de la foi
- (2) tentation de désespoir versus espoir de pardon
- (3) tentation d'impatience contre charité et patience
- (4) tentation de la vanité ou de la complaisance contre l'humilité et le souvenir des péchés
- (5) tentation d'avarice ou attachement à la famille et à la propriété par opposition au détachement.

Protestants et catholiques

Les traités *Ars Moriendi* ont initié une longue tradition d'œuvres chrétiennes sur la préparation à la mort. Cette tradition était suffisamment large pour englober non seulement les écrivains catholiques romains, mais aussi les humanistes de la Renaissance et les réformateurs protestants. Chacun a adapté le contenu à ses circonstances historiques spécifiques. Pourtant, presque tous les auteurs étaient d'accord sur un changement fondamental : ils ont placé l'art de *mourir* dans le cadre plus large de l'art de *vivre*, qui lui-même exigeait un *memento mori*, « soyez conscients de votre mort, pensez-y, soyez préparés ».

Bien que les réformateurs aient éliminé la dévotion aux saints et les sacrements de pénitence et d'onction d'huile, les pasteurs luthériens ont continué à instruire les mourants et à les exhorter à se repentir, à se confesser et à recevoir l'Eucharistie.

En 1519, Martin Luther a prêché son célèbre Sermon sur la préparation à la mort. S'inspirant clairement de la tradition *Ars Moriendi*, il a proposé 20 points de réflexion sur la mort. « Nous devrions nous familiariser avec la mort de notre vivant, en invitant la mort en notre présence lorsqu'elle est encore à distance et non en mouvement », a prêché Luther. Pratiquer ce *memento mori* (souvenir de la mort) permet aux chrétiens de surmonter la peur naturelle de la mort et de lutter contre le diable qui, particulièrement à l'heure de notre mort, cherche à nous effrayer avec des « pensées dangereuses et pernicieuses » et à prendre notre assurance de la vie éternelle loin de nous. Il faut se préparer à la mort tout au long de sa vie. On peut être assuré que Dieu donne « de grands avantages, une aide et une force » lorsque le croyant fait face à la mort, et par lesquels il peut être « aimé et loué » même dans la dernière heure.

L'humaniste chrétien Érasme a également écrit un traité sur le sujet, *Préparation à la mort* (1534). Il exhorte ses lecteurs à vivre correctement comme la meilleure préparation à la mort. Il cherche également un équilibre entre avertir et réconforter les mourants afin qu'ils ne soient ni flattés par une confiance en soi arrogante ni poussés au désespoir ; la repentance est nécessaire, et le pardon est toujours disponible à travers le Christ.

Dans l'Église catholique romaine, le texte le plus durable de l'époque a été composé en Italie par Robert Bellarmin, *L'art de bien mourir* (1619). Au XVIIe siècle, l'évêque anglican Jeremy Taylor a écrit un traité qui est devenu très célèbre dans le monde Anglo-Saxon, *La règle et les exercices de la mort sacrée*. Ce ne sont que quelques exemples.

Thèmes communs

Parmi les différents auteurs, plusieurs thèmes communs émergent qui sont devenus le cœur de cette tradition.

(1) Le caractère ambigu de la mort. Bien que, selon les récits bibliques de Genèse 3, la mort soit une punition pour le péché qui n'est entré dans le monde qu'après la Chute, elle est néanmoins la porte du ciel par laquelle on entre dans la plénitude de vie qui constitue l'achèvement du chemin de croyant.

(2) Pour entrer pleinement dans la joie éternelle, il faut s'y préparer bien pendant son voyage ici bas. La vie humaine est ainsi présentée comme un voyage, un pèlerinage. L'homme est un voyageur (*homo viator*) qui doit lutter pour la vertu et contre le vice. Donc, la meilleure façon de mourir bien est de vivre bien. La bonne vie est dépeinte comme une vie de vertus, renforcée par la grâce des sacrements (du moins pour les théologiens qui acceptent une version de la théologie sacramentelle) et en gardant à l'esprit des paroles telles que *tempus fugit* (le temps passe vite).

(3) Le rôle de l'Église, de la famille et de la communauté. S'il est admis que la mort est en fin de compte une réalité singulièrement individuelle (personne ne peut mourir à notre place), il y a néanmoins la reconnaissance que la souffrance et la mort présentent des opportunités pour les familles et d'autres personnes de guérir les relations et d'accompagner les mourants sur la dernière étape de la vie terrestre.

Changements depuis le XIXe siècle

La tradition Ars moriendi était opérante parmi les catholiques et les protestants pendant plusieurs siècles, et elle a fait son chemin vers l'Amérique, puis vers d'autres régions où le christianisme fut implanté. Cependant, comme le note le théologien réformé américain John Sikorski, cette tradition a été profondément affectée par des changements majeurs depuis la fin du XIXe siècle.

(1) La naissance de la profession de pompes funèbres, qui ont lentement commencé à remplacer le clergé, les familles, les pasteurs et les prêtres dans la gestion des subtilités de la mort. Avec l'apparition de l'industrie mortuaire, le corps du défunt n'était plus une réalité présente dans la maison, à la veillée familiale, où parents et amis pouvaient visiter et accomplir les rites multiples de miséricorde consistant à enterrer ensemble ce corps. Les corps étaient préparés de manière de plus en plus extravagante pour l'inhumation, avec pour résultat que toutes les marques de souffrance, d'angoisse, de maladie et de fragilité étaient supprimées, le défunt paraissant mieux après la mort que pendant la vie.

(2) Le développement de la médecine a contribué à la transition de la mort hors du foyer, où elle était considérée comme une partie naturelle de la vie. Au lieu de cela, la mort est devenue le domaine des médecins, qui ont petit à petit remplacé le clergé et la famille, comme les nouveaux experts qualifiés, supposés être formés à l'art de mourir. Cependant, cette formation était plutôt

l'usurpation des rôles principaux de la famille et du clergé, de sorte que la personne mourante était désormais à la merci de ceux qui n'avaient pas du tout les mêmes compétences.

(3) Au XXe siècle, l'hôpital est devenu le principal lieu de décès, dans lequel la personne vivante est plutôt traitée comme un corps nécessitant constamment un traitement fragmenté, analytique et scientifique¹⁴.

Par conséquent, la manière dont la mort était traitée dans le monde moderne était de plus en plus en décalage avec l'approche de l'Ars moriendi. On comprend donc tout à fait pourquoi la dernière est tombée dans l'oubli. Mais il est temps de renouer avec, écrit Sikorski

Renouer avec

John Sikorski est l'un de ceux qui appellent les Églises à renouveler cette riche tradition qui était autrefois la base de la réflexion théologique chrétienne et de la pratique pastorale, mais qui semble être tombé dans l'oubli dans les temps modernes. Nous partageons leur avis. Pour comprendre ce que cette tradition peut nous apporter aujourd'hui, nous résumons l'argumentaire de Sikorski qu'il a développé dans un récent article. Il observe que nous sommes aujourd'hui à la croisée des chemins : une approche médicalisée et scientifique de la mort accompagnée d'une grande peur de la souffrance. Cette peur de la souffrance se manifeste généralement de deux manières pratiques et diamétralement opposées :

D'une part, elle conduit à des arguments en faveur du médecin—le suicide médicalement assisté, une fois qu'une certaine qualité de vie n'est plus possible.

D'autre part, cette peur conduit aussi à une poursuite sans fin de thérapies nouvelles et expérimentales. Le traitement est poursuivi à tout prix, sans tenir compte des chances de succès et sans considération des fardeaux disproportionnés que des traitements extraordinaires peuvent imposer à la qualité de vie du patient, et à sa famille. La peur de la souffrance et de la mort conduit ainsi à des pratiques qui privent les individus et les familles des biens potentiels qui proviennent de l'accompagnement des mourants, de l'acceptation de la mort par le patient, et la perspective de conquérir la mort en partageant la victoire du Christ sur elle.

Heureusement, écrit Sikorski, il est de plus en plus reconnu que quelque chose doit changer pour remédier à ce problème. Fondé à l'origine par la fervente chrétienne Dame Cecily Saunders, le mouvement des hospices offre une opportunité d'exercer un art moderne de mourir bien. Un hospice est une maison où le patient peut passer ces derniers jours, entouré de sa famille et ses amis, dans un cadre apaisé et personnalisé. Les soins palliatifs accordent la primauté à la conception transcendance et holistique de la personne humaine et de la dignité humaine, une dignité qui n'est pas réduit à une mince notion d'autonomie. Nous avons aujourd'hui des preuves solides de l'importance des soins palliatifs. Ils sont également efficaces pour atténuer des inquiétudes et des peurs qui surviennent en fin de vie.

Néanmoins, il reste encore beaucoup à faire. Le chrétien peut affirmer la bonté du progrès médical. Néanmoins, lorsque la médecine semble échouer, le chrétien doit être prêt à rappeler aux autres que la mort n'aura pas la victoire finale (1 Cor. 15.55). La médecine moderne, avec ses approches technologiques multiformes et ses experts formés à l'application de compétences complexes, ne pourra pas vaincre la mort. Cependant, la mort, même lorsqu'elle est vécue comme une tragédie, est en fin de compte, en tout cas du point de vue chrétien, une étape dans le voyage humain qui se poursuit. Vu de cet angle, l'accompagnement des mourants peut être une bénédiction.

¹⁴ John SIKORSKI, 'Toward a Recovery of Christian Dying. Ars Moriendi', *Reformed Journal*, Vol. 32 nr. 6, 31 October 2017

Pasteurs et théologiens ont tous la tâche importante de récupérer les ressources de l'héritage chrétien et de les développer. Un art contemporain de mourir peut apporter des réponses à certaines des questions soulevées par des professionnels de la santé non chrétiens.

Dans la société actuelle il est souvent plus facile d'éliminer ou de séquestrer dans des établissements spécialisés ceux qui sont en phase terminale, fragiles ou âgés. Dans une culture du jetable on cherche de plus en plus à légaliser des pratiques telles que le suicide médicalement assisté ou même l'euthanasie. Face à cela, les chrétiens sont appelés à mettre en pratique que chaque être humain, quelle que soit sa condition physique, est porteur de l'image de Dieu et à ce titre, digne de respect, dans toutes les phases de sa vie.

Conclusion

Nous terminons par la conclusion de Sikorski, il est de la plus haute importance de développer un discours adéquat et solide sur la façon de bien mourir. Ce faisant, nous devons montrer que la mort n'a pas la victoire finale, et qu'elle ne nous inspire pas la peur car « nous avons un grand sacrificeur qui est monté au ciel pour nous préparer une place » (Héb. 4.14, Jean 14.1). Par la foi en lui, nous participons à sa mort et à sa résurrection. C'est ainsi que notre propre mort est transformée en un passage vers la gloire.